



HAL
open science

Rompre avec le danger : une analyse sociologique du désengagement corporel

Guillaume Routier

► **To cite this version:**

Guillaume Routier. Rompre avec le danger : une analyse sociologique du désengagement corporel. *Loisir et Société / Society and Leisure*, 2013, 36 (2), pp.232 - 248. 10.1080/07053436.2013.836354 . hal-01671451

HAL Id: hal-01671451

<https://hal.science/hal-01671451>

Submitted on 11 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

This article was downloaded by: [Guillaume ROUTIER]

On: 19 October 2013, At: 05:52

Publisher: Routledge

Informa Ltd Registered in England and Wales Registered Number: 1072954 Registered office: Mortimer House, 37-41 Mortimer Street, London W1T 3JH, UK



Loisir et Société / Society and Leisure

Publication details, including instructions for authors and subscription information:

<http://www.tandfonline.com/loi/rles20>

Rompre avec le danger : une analyse sociologique du désengagement corporel

Guillaume Routier ^a

^a Université Européenne de Bretagne - Rennes 2, Laboratoire Violences Identités Politiques & Sports - EA 4636, Place du recteur Henri Le Moal , CS 24307-35043, Rennes cedex , France
Published online: 25 Sep 2013.

To cite this article: Guillaume Routier , *Loisir et Société / Society and Leisure* (2013): Rompre avec le danger : une analyse sociologique du désengagement corporel, *Loisir et Société / Society and Leisure*

To link to this article: <http://dx.doi.org/10.1080/07053436.2013.836354>

PLEASE SCROLL DOWN FOR ARTICLE

Taylor & Francis makes every effort to ensure the accuracy of all the information (the "Content") contained in the publications on our platform. However, Taylor & Francis, our agents, and our licensors make no representations or warranties whatsoever as to the accuracy, completeness, or suitability for any purpose of the Content. Any opinions and views expressed in this publication are the opinions and views of the authors, and are not the views of or endorsed by Taylor & Francis. The accuracy of the Content should not be relied upon and should be independently verified with primary sources of information. Taylor and Francis shall not be liable for any losses, actions, claims, proceedings, demands, costs, expenses, damages, and other liabilities whatsoever or howsoever caused arising directly or indirectly in connection with, in relation to or arising out of the use of the Content.

This article may be used for research, teaching, and private study purposes. Any substantial or systematic reproduction, redistribution, reselling, loan, sub-licensing, systematic supply, or distribution in any form to anyone is expressly forbidden. Terms & Conditions of access and use can be found at <http://www.tandfonline.com/page/terms-and-conditions>

Rompre avec le danger : une analyse sociologique du désengagement corporel

Guillaume Routier*

Université Européenne de Bretagne – Rennes 2, Laboratoire Violences Identités Politiques & Sports – EA 4636, Place du recteur Henri Le Moal, CS 24307-35043 Rennes cedex, France

(Received 22 September 2012; accepted 16 May 2013)

Over the last 30 years, sport modalities based on a singular corporal engagement have grown. If the literature has largely documented motives for engagement and perseverance in these specific activities, the reasons for disengagement seem to be less investigated. This study aims to clarify why people decide to give up their practice. The analysis of stories collected highlights a wide variety of explanations intertwined in the choice to return to a 'normal' or 'ordinary' life. Between need, possibility and willingness to stop, conclusions reveal that disengagement is a plural and complex choice allowing us to understand better the common features of engagement.

Keywords: physical disengagement; sport; risk; danger

Ces trente dernières années se sont développées des modalités de pratique sportive misant sur un engagement corporel singulier que la littérature scientifique a largement analysées. Pour autant, s'interrogeant à la fois sur les motifs d'engagement et de maintien dans ces activités, elle délaisse aujourd'hui l'analyse de ce qui peut amener à décider de s'en désengager. En effet, la pratique engagée ne se poursuit pas nécessairement toute la vie. Cette contribution vise à éclairer ce moment de désengagement. L'analyse des récits récoltés met en évidence que les raisons invoquées par ces sportifs pour réduire ou stopper la pratique engagée renvoient à une grande variété d'éléments explicatifs s'entremêlant dans le choix de revenir à une vie « normale » ou « ordinaire ». De la nécessité à la possibilité de stopper son activité, en passant par la volonté de le faire, se désengager est donc un choix pluriel et complexe permettant qui plus est de mieux comprendre les traits communs de leur engagement.

Mots clés: désengagement corporel; sport; risque; danger

Introduction

Depuis une trentaine d'années, la pratique des sports de nature tend à se massifier (Lefèvre et Thiéry, 2010). En marge de ce phénomène, se sont aussi développées des modalités misant sur un engagement corporel singulier (Routier et Soulé, 2012) : mise en gage consciente de son intégrité physique; volonté d'assumer sa propre sécurité; adhésion à une subculture particulière (Soulé et Walk, 2007) ou a minima à une conception de la pratique comme « loisir sérieux » (Stebbins, 1992). Pour comprendre ce qui pousse des individus à s'engager dans des modalités de pratique présentant des risques corporels conséquents, plusieurs types d'explications ont été avancées dans la littérature : recherche de sensations fortes, quête de performance, appel de l'aventure, affirmation identitaire,

*Courriel : gui.routier@gmail.com

etc. Quoi qu'il en soit ce champ de recherche sociologique apparait riche et varié; il permet, dès lors qu'il est appréhendé de manière ouverte et complémentaire, une compréhension affinée de ce phénomène complexe qu'est *l'engagement corporel* (Routier et Soulé, 2010; Soulé et Corneloup, 2007). Pour autant, s'interrogeant à la fois sur les motifs d'engagement et de maintien dans des activités sportives potentiellement létales, ce champ de recherche délaisse aujourd'hui l'analyse de ce qui peut amener un individu investi dans ce type d'activité à décider de rompre avec le danger et de se désengager.

Qu'il s'agisse de voile hauturière, de BASE-jump, de ski freeride, ou de toute autre activité sportive potentiellement dangereuse, la pratique engagée ne se poursuit pas nécessairement toute la vie. L'objectif de cette contribution est donc d'éclairer le désengagement corporel sous l'angle sociologique. Pourquoi, alors que ce type d'activité sportive est généralement vécu comme passion exclusive, certains pratiquants décident-ils de mettre un terme à leur engagement?

L'analyse des récits récoltés auprès d'ex-adeptes d'activités sportives corporellement engagées confirme, comme pour ce qui est des motifs d'engagement et de maintien dans des modalités diverses d'exposition au danger, que les raisons invoquées par ces sportifs pour réduire ou stopper la pratique engagée ne peuvent se réduire à un cadre explicatif mono causal. Ainsi, une variété d'éléments explicatifs interviennent et s'entremêlent dans le choix de revenir à une vie « normale » ou « ordinaire ». Notons ainsi que le désengagement corporel n'est pas nécessairement envisagé comme un arrêt total de la pratique. En effet, tous les pratiquants ne font pas ce choix; un certain nombre d'entre eux ralentissent, s'engagent moins en réduisant leur degré de confrontation au danger. De la nécessité à la possibilité de stopper son activité, en passant pas la volonté de le faire, se désengager est donc un choix pluriel et complexe permettant qui plus est de mieux comprendre les traits communs de leur engagement.

Méthodologie

La méthode est qualitative et s'appuie sur des récits de vie. Notons que l'analyse des discours proposée dans cette contribution s'insère dans un travail plus large visant la compréhension du processus global d'engagement corporel (entrée, maintien, abandon) et dans lequel 29 sportifs et ex-sportifs ont été interrogés. À travers ces récits nous récoltons un discours narratif qui « s'efforce de raconter une histoire *réelle* [...] improvisée au sein d'une relation dialogique avec le chercheur qui a d'emblée orienté l'entretien » (Bertaux, 2005, p. 68) à partir d'une question préalable.¹ À mi-chemin entre induction et déduction, la démarche méthodologique adoptée peut être qualifiée de délibératives (Savoie-Zajc, 2004) ou encore d'hypothético inductive (Crozier et Friedberg, 1977). En effet, si le travail empirique entrepris s'appuie sur des connaissances théoriques, nous n'avons pas cherché à recueillir des données construites autour d'indicateurs trop précis et prédéfinis.

Si la notion d'échantillon statistiquement représentatif n'a pas de sens dans le cadre d'une enquête de terrain qualitative, la série de cas étudiée doit cependant être « construite de manière à rendre possible leur comparaison, ce qui implique à la fois similitudes et différences entre ces cas » (Bertaux, 2005, p. 27). Dès lors, nous entrons dans une « construction progressive de l'échantillon » (Glaser et Strauss, 1967) qui, logiquement, ne prend fin qu'après avoir jugé atteint le point de « saturation »² (Blanchet et Gotman, 2005). Le principe central auquel nous devons faire face est finalement de répondre à la variété des positions et des points de vue des acteurs décrivant des réalités qui leur sont propres à propos d'un « phénomène » commun. Pour autant, faut-il encore avoir

recherché, suffisamment, la diversité. Car la construction progressive de l'échantillon pour une enquête par récits de vie suppose une double contrainte : diversifier mais non disperser. L'échantillon d'ex-pratiquants interrogés se compose de 14 sportifs répartis dans sept activités conformes à la conceptualisation de l'*engagement corporel* proposée par Routier et Soulé (2012).

Encadré 1 : L'engagement corporel

Pour analyser les raisons qui conduisent à une confrontation avec l'incertitude, pour saisir le sens de l'expérience du risque, ou encore la genèse des représentations du danger, les notions de « sports à risque » ou « sports extrêmes » sont couramment utilisées. Pour autant, ces deux termes sont problématiques, et les pratiquants eux-mêmes rejettent majoritairement cette désignation. En effet, doit-on, pour caractériser une activité sportive de risquée, se baser sur la fréquence des accidents, la criticité des traumatismes effectifs ou potentiels, les représentations du grand public, la structure interne de l'activité, son environnement, ou encore le ressenti émotionnel des pratiquants? Par ailleurs, un sport extrême est-il extrêmement dangereux, fatigant, difficile, spectaculaire, ou effrayant?

Davantage qu'un ensemble d'activités sportives, l'engagement corporel désigne un type d'exposition au danger, conscient et assumé, dont sont porteuses certaines modalités de pratique. Insister de la sorte sur cette acceptation des dangers ne doit pas conduire à penser qu'elle est envisagée comme la clé de voûte de l'investissement sportif; elle n'en constitue qu'une facette, dont il s'agit de caractériser la teneur plutôt que les motifs. L'engagement, peut alors être entendu au double sens de « conduite » et d' « acte ». Inscrit dans une forme d' « être au monde », il renvoie au « faire » mais aussi à l' « être »; car l'épaisseur de la conduite s'inscrit dans le sens que l'individu donne à son acte. Par conséquent, le concept d'engagement se fonde en premier lieu sur des dimensions à la fois pragmatique et identitaire.

L'engagement corporel implique donc nécessairement une mise en gage, concrète, de l'intégralité corporelle du pratiquant. Il n'est pas gratuit, il coûte d'une manière ou d'une autre. Des formes plurielles d'exposition peuvent donc être observées; toutes ne peuvent cependant être qualifiées d'engagées. L'engagement corporel suppose l'autonomie des pratiquants, davantage qu'il ne s'appuie sur une prise en charge sécuritaire extérieure. On retrouve alors cette forme d'engagement corporel dans certaines modalités de sports de nature. La présence de dangers identifiés et assumés impose donc *a minima* une double forme de réflexivité; l'une immédiate et pragmatique, l'autre plus latente, imposant de faire des choix de valeur tels que Weber (1995) a pu les écrire. L'éthique du risque est en cela une éthique de la responsabilité qui impose à chacun de se prononcer au cas par cas sur la valeur des valeurs (Ewald et Kessler, 2000, p. 67). Être responsable de ses actes peut alors revêtir une teneur identitaire forte que l'engagement corporel est à même de renforcer. Le risque n'est en cela plus une fin en soi mais bien un moyen d'obtenir des gains d'ordre divers et plus particulièrement identitaires.

Routier et Soulé (2012)

Qu'il s'agisse d'ex-adeptes d'alpinisme, de BASE-jump, freeride, spéléologie, de voile hauturière, de plongée en apnée ou encore de deltaplane, tous ont donc été engagés de manière intensive dans leur pratique sportive; certains ayant été jusqu'à faire de ce loisir leur activité professionnelle.

Se désengager : entre devoir, vouloir et pouvoir, un choix pluriel et complexe

Si aucun de ces ex- « chasseurs d'extrême » interrogés n'a rechaussé les crampons, il n'en reste pas moins que raccrocher n'est pas si facile. Nous avons pu relever différentes situations conduisant un individu à envisager de se désengager. Ces situations prennent différentes formes allant des *turning points* (Hughes, 1996) à l'événement catastrophe. En d'autres termes, le désengagement semble pouvoir prendre deux formes majeures caractérisées par la place qu'y prennent la volonté et l'autonomie. Ainsi, l'accident ou encore la peur font partie de ces éléments imposant au pratiquant une rupture biographique non prévue ou non souhaitée. Un élément important à noter est la place que peut prendre le risque dans la décision de réduire ou de stopper son engagement. Alors qu'il n'est pas envisagé pour lui-même dans l'engagement, c'est-à-dire comme fin en soi (Routier, 2011), il semble être au cœur de certaines décisions d'abandon, le sérieux prenant le pas sur le jeu. Dès lors, l'engagement cessant d'être « aventure » (Jankélévitch, 1963; Simmel, 1912), il perd de son sens. D'autres parts, lorsque l'envie se tarie d'elle-même ou lorsque de nouveaux projets se dessinent (familiaux ou professionnels), apparaît une modalité de désengagement davantage volontaire. Ce qui semble alors marquer une différence majeure entre l'un et l'autre est la capacité de l'individu à être instigateur du changement, questionnant au final son autonomie décisionnelle.

L'accident : un facteur omniprésent et imprévu de désengagement

Pendant des années d'engagement total, il est nécessaire de se maintenir en forme, guetter les conditions favorables pour s'engager, parfois même de jouer avec ses doutes. L'accident est alors un événement, imprévu, pouvant venir mettre un terme à l'engagement sans que le pratiquant n'ait pu anticiper cet arrêt. Deux types d'« infléchissements » (Bidart et Lavenu, 1999) de l'engagement peuvent ainsi être observés : l'un brutal, l'accident ne laissant d'autre choix au pratiquant; l'autre plus progressif, l'accident entraînant une forme de « désordre » intérieur conduisant le pratiquant à s'interroger sur sa passion.

Un désengagement momentané

L'accident peut être considéré comme un de ces événements catastrophes et non souhaités dans le parcours d'un individu, et conduisant ce dernier à stopper son activité malgré lui. Ainsi, bien qu'il envisage de reprendre son activité, Hervé (BASE-jumper – 42 ans) est dans l'incapacité de pratiquer au moment où nous nous entretenons avec lui. Cette incapacité est due à un accident survenu il y a près de quatre ans et pour lequel il est encore soigné aujourd'hui.³

Avril 2005, j'ai tapé dans les... j'ai tapé dans les rochers le matin 9h, j'étais à la clinique à 2h de l'après midi, on m'a opéré 48h après, j'ai galéré pendant deux ans et demi! (Hervé, BASE-jumper – 42 ans)

Les deux ans et demi dont nous parle Hervé sont les années durant lesquelles les difficultés ont été les plus importantes et la rééducation la plus intensive. Cet accident aurait pu, selon ses dires, être évité. Ne plus pouvoir sauter est alors d'autant plus difficile pour lui :

Les trois mecs avec qui je suis, que je venais rejoindre pour sauter, donc trois mecs qui étaient payés pour faire cette cascade, et puis moi, ils m'ont demandé, comme j'étais là sur le spot et que je voulais sauter avec eux, ils m'ont demandé d'ouvrir le spot, donc d'ouvrir le saut, ce

qui leur permettrait, en même temps, de caler les caméras pour tout le monde. Moi, j'y suis allé juste pour le plaisir quoi, et puis un petit excès de confiance, je les ai juste, eux écouté par rapport, les renseignements qu'ils me donnaient par rapport à l'atterrissage. Et puis j'ai sauté, j'ai découvert l'atterrissage un peu trop tard, je me suis mal orienté avec ma voile, j'ai frappé un peu fort dans une pente à 45° et il y a ma jambe gauche qui a tapé sur le rocher, et voilà, qui s'est brisée en plusieurs morceaux. (Hervé, BASE-jumper – 42 ans)

C'est donc parce qu'il a fait ce qu'il déconseille par-dessus tout (n'écouter que les autres) que cet accident est survenu. Toujours est-il que, dans ce type de situation, l'arrêt de la pratique s'impose de lui-même sans que le sportif n'ait eu le temps de s'y préparer. Yves (BASE-jumper – 50 ans) est dans le même type de situation au moment où nous l'interrogeons. Suite à un accident d'atterrissage il s'est brisé le calcanéum (talon) et ne peut plus sauter. Lorsque nous le rencontrons les stigmates sont bien visibles : en le raccompagnant après notre entretien, il boîte et son visage exprime de temps à autre sa douleur.

Dans ces deux cas de figure le désengagement s'impose de lui-même à cause d'une incapacité physique. Pour autant, celle-ci, ainsi que l'arrêt de pratique auquel elle contraint, ne sont que temporaires. Au même titre que n'importe quel autre sportif, la blessure est ainsi vécue comme étant « normale ».

Je veux dire bon bah quand tu te blesses c'est pas la fin du monde non plus. Pourquoi je devrais arrêter à cause d'une blessure? Non mais je veux dire que quand un footeux se fait une entorse, tu te pose pas la question de savoir s'il doit arrêter à cause de ça! tu te dis... tout le monde se dit qu'il va faire un break et qu'il jouera quand tout sera réparé... et... et donc moi c'est pareil! (Yves, BASE-jumper – 50 ans)

Ainsi, malgré des potentialités d'accidents plus graves qu'une « simple » entorse sur un terrain de football, quelques pratiquants se considèrent comme des sportifs comme les autres. De ce point de vue se désengager à cause d'une blessure n'a pas de sens en soi; l'arrêt n'étant dès lors envisagé et accepté que temporairement. Ces éléments viennent ici finalement renforcer l'idée selon laquelle il n'est pas si simple de se désengager.

Un désengagement spontané

Si l'accident est un facteur de renoncement que certains pratiquants subissent clairement, d'autres semblent le vivre différemment. En effet, suite à un accident, eux ne souhaitent plus pratiquer. Si nous n'avons pas eu l'occasion de rencontrer d'ex-pratiquants ayant aujourd'hui définitivement stoppé leur activité suite à un accident, les expériences passagères de certains d'entre eux, mais aussi la lecture de différents *post* sur un forum nous permettent d'envisager deux formes de désengagements spontanés à la suite d'un accident : le premier dû à l'incapacité physique, malgré la volonté de se maintenir, le second marqué par l'incapacité « psychologique », malgré un corps toujours apte.

Ainsi, le désengagement spontané peut être imposé par le corps lui-même : meurtri, handicapé, il contraint le pratiquant au renoncement sans que celui-ci ne puisse s'y opposer. Il s'agit là d'une forme d'infléchissement biographique difficile à accepter pour un pratiquant passionné dans la mesure où ce changement s'impose sans alternative possible. Hervé (BASE-jumper – 42 ans), ou encore Sylvain (Freerider – 30 ans), à la suite de leur accident sont dans pareille situation. Leurs blessures sont telles que, bien qu'ils en aient envie au-delà de tout, se maintenir dans leur activité est à cet instant

invisageable. Dans ce cas de figure la difficulté réside aussi dans le fait que la sentence soit double :

Tu te sens un peu anéanti à ce moment-là. Tu te rends compte que t'as peut-être tout perdu. Enfin tout... t'es amoindri physiquement avec des séquelles que tu garderas probablement toute ta vie et en plus tu prends conscience que tu pourras plus pratiquer. (Hervé, BASE-jumper – 42 ans)

La première chose c'était plutôt une douleur physique. J'avais mal physiquement. Très mal. Et puis très vite t'as mal... disons moralement. D'abord parce que tu sais que t'as morflé et que les médecins m'ont annoncé que ça allait être chaud pour moi physiquement, que j'allais un peu en chier et que je serai probablement un peu handicapé suite à ça. Et puis y'a après le second effet. J'y ai pas pensé tout de suite, mais après tu comprends que si t'es à moitié handicapé bah le ski c'est mort. (Sylvain, Freerider – 30 ans)

Non seulement l'accident conduit à une diminution physique avec laquelle il va falloir accepter de vivre, mais aussi rend impossible le maintien dans leur activité. Dès lors, l'accident oblige à une reconstruction de soi dans la mesure où sa pratique n'était pas simplement de loisirs mais davantage « all-time-in », aurait dit Goffman.

Une seconde forme d'infléchissement spontané existe, passant cette fois-ci par la peur. Ici, l'accident n'est pas nécessairement vécu personnellement et n'entraîne pas non plus de blessure grave. Pour autant, il entraîne un questionnement plus intérieur sur la valeur même de l'engagement, synonyme d'une blessure davantage psychologique. Cette peur peut ainsi apparaître « spontanément » voire violemment à la suite d'un accident sans que celui-ci n'ait pour autant entraîné de conséquences physiques graves. En d'autres termes, l'accident sème le trouble de manière violente et rapide conduisant le pratiquant à se dire « plus jamais ». Si aucun des pratiquants interviewés ne se trouvent dans cette situation, Yves ou encore Hervé (BASE-jumpers – 50 et 42 ans) évoquent cela, sans pour autant se sentir à ce jour concerné :

Yves : Je crois que la seule chose qui me fera arrêter aujourd'hui c'est la peur. La peur d'avoir mal, parce que je me suis déjà fait très mal [...] On peut se donner toutes les raisons qu'on veut à côté. J'ai un copain qu'a arrêté le parachutisme après 15 ans de parachutisme en disant j'ai réfléchi j'ai mes enfants, j'ai ma femme euh... bon bah s'il avait réfléchi, en 15 ans t'avait le temps de réfléchir. Donc la raison... voilà c'est que t'as la peur d'y laisser tes os voilà et que t'as peur de laisser des orphelins et une veuve mais voilà c'est avant tout la peur d'y laisser tes os...

Ainsi, derrière toutes les explications que l'acteur est à même de produire pour justifier son désengagement, seule la peur doit être appréhendée avec « sérieux » selon Yves car elle cache à elle seule toutes les raisons d'un tel choix; le reste n'étant que des façons de se convaincre de la justesse du choix opéré. Quoi qu'il en soit le changement qu'implique l'accident dans la vie du pratiquant est vécu violemment.

Ainsi, le désengagement est un événement faisant date dans le parcours du pratiquant et qui se propage dans toute sa biographie. En effet, lorsque l'événement, au départ non souhaité, se concrétise, l'accident prend forme avec toutes les conséquences matérielles, physiques et psychologiques que cela peut entraîner. C'est ainsi que l'accident impose en quelque sorte au pratiquant de revisiter son parcours et ses motivations à la lumière de ce qui vient de se produire. En ce sens, et à l'image de la chute à cheval de Montaigne,⁴ l'accident est un *hapax* existentiel (Jankélévitch, 1981), c'est-à-dire un événement catastrophe (Negroni, 2005) sans avant-goût; non annoncé, il ne connaît pas de seconde fois et

entraîne un changement dans l'existence futur de l'individu. Dans ces conditions, il fait naître brusquement et nécessairement un cheminement de vie et de pensée original et personnel que l'individu n'aura d'autre choix que d'accepter du fait de son incapacité physique ou « psychologique » à s'engager de nouveau.

Un désengagement latent

Lorsqu'il ne conduit pas directement à un changement dans la biographie de l'individu, parce qu'il n'entraîne pas de traumatisme physique ou psychologique allant immédiatement à l'encontre de l'engagement, un accident peut avoir des répercussions davantage latentes, mais qui demeurent susceptibles d'apparaître, de se manifester à un certain moment.

L'accident est en effet quelque chose que les pratiquants connaissent et dont ils ont profondément conscience. Comme le résume bien Guillaume (Apnéiste – 26 ans) « tu sais dans un coin de ta tête que c'est là, et que ça peut arriver ». C'est d'ailleurs quelque chose qu'ils ont tous, ou presque, déjà vécu eux-mêmes ou par l'entremise d'un camarade. En effet, la quasi-totalité des apnéistes interrogés ont déjà connu l'expérience de la syncope, tous les BASE-jumpers interrogés ont déjà vécu des atterrissages « catastrophes », de nombreux navigateurs connaissent l'avarie, un des spéléologues s'est déjà retrouvé piégé par les eaux, etc. Pourtant, si ces incidents, puisqu'ils les décrivent souvent ainsi, renforcent leur vigilance, ils créent aussi un sentiment de sécurité. C'est ainsi que Jean (Navigateur – 48 ans) décrit les quelques chavirages qu'il a connus :

J'ai chaviré plusieurs fois. On a un peu le sentiment qu'il ne peut rien nous arriver, même si, moi, je vous dis, moi j'ai chaviré comme en 89, pas de bobos, rien, récupéré. On se dit qu'on va toujours s'en sortir donc ça aide.

Tant qu'il ne s'agit que d'incidents, ces événements créent un sentiment ambivalent fait de vigilance et d'invincibilité. Lorsqu'il devient véritablement accident atteignant l'intégrité physique du pratiquant ou d'un partenaire de jeu, il provoque un douloureux retour à la réalité :

En 89, j'ai perdu Paul Mathilde en mer, on était en course en double, course Jacques Vabres. Et là, à l'inverse, brutalement, je l'ai pris dans la gueule et là, je me suis dit là, "t'as eu de la chance, ça fait 15 ans que tu fais ça, jamais de gros soucis majeurs et là, tu viens d'être récupéré, limite, là, c'est le moment de lever le pied". C'est là que j'ai arrêté les courses. Enfin, un ou deux ans après mais, à ce moment là, je me suis dit que j'avais plus envie de faire ça. (Jean, Navigateur – 48 ans)

Il est donc des situations d'accidents provoquant une intense réflexion de fond chez les pratiquants mais ne conduisant pour autant pas à l'arrêt de la pratique dans l'immédiat. Guillaume (Apnéiste – 26 ans) a également souffert de la perte d'un proche. Pourtant, ce dernier a décidé de continuer et a réalisé un nouveau record du monde dans sa discipline l'année qui a suivi ce décès. Malgré cette volonté de poursuivre, divers signes semblent indiquer que le processus de changement est enclenché suite à la prise de conscience que son activité pouvait, malgré la vigilance, être dangereuse, voire létale :

[...] Il y a eu l'accident de L. Donc... une espèce de perception et de sensation que finalement ça pouvait être dangereux. Y'avait beaucoup de peur dans mon entourage, la famille, le groupe niçois. Tous étaient touchés par la mort de L. qui incarnait la sécurité, et finalement, je suis le mec qui prend la relève, et je sens toute cette crainte autour de moi. [...]

Immédiatement après l'accident, je me suis dit faut arrêter là. Là, faut arrêter. Et après, bon bah le temps passe et puis tu te retrouves entre apnéistes, tu te rends compte que dans le monde, l'apnée continue. J'ai pris le temps et puis je me suis raccroché au wagon et puis...

Et donc il y a eu ce record, l'année dernière, qui a été difficile quoi. Mais tu vois, c'est étonnant mais il a été très fort dans le sens ou... putain quand j'ai réussi du premier coup j'ai eu la joie de dire putain je l'ai fait et j'ai réussi, et ça y est presque... c'est fini, c'est bon je vais pouvoir faire autre chose là un peu. Ça c'est pas top quand t'as ça. C'est pas top. C'est pas top. Donc là, cette année, j'ai dit ok bon cette année, poids constant, on laisse tomber, on met de côté, j'ai envie de faire... de continuer la... là je suis à bloc dans les entraînements mais dans d'autres disciplines. (Guillaume, Apnéiste – 26 ans)

Ce qui est marquant dans le parcours de Guillaume c'est que l'accident et le décès de son ami déclenchent en lui un véritable processus de changement dont il n'a pas totalement conscience au moment de l'entretien, bien qu'il tende à en verbaliser une facette. En effet, suite à l'accident il maintient dans un premier temps son engagement tel qu'il était avant. Pour autant ce maintien se fait dans la « douleur » et avec un plaisir presque perdu. Il décide alors de s'écarter temporairement de sa discipline de prédilection et engage de nouveaux projets dans et autour de l'apnée afin de retrouver le plaisir de plonger. Pourtant, au-delà de la question du plaisir, ce changement de cap marque aussi un tournant visant à s'écarter d'un engagement qu'il associe indirectement et probablement inconsciemment à la mort de son ami (bien qu'il ne pratique pas la même discipline que ce dernier); passer d'une discipline à une autre est ainsi vécu comme une mise à distance des dangers relatifs à sa propre activité. En allant plus loin dans l'interprétation, sans pour autant stopper de manière radicale son activité, Guillaume semble en fait progressivement se détacher d'un engagement corporel tel que nous le conceptualisons. En effet, ces événements déclenchent un processus de changement que le pratiquant va tenter de maîtriser.

Comme le souligne Yves (BASE-jumper – 50 ans), quoi qu'il arrive, il y a de la peur dans le désengagement. L'accident crée ainsi de la peur; ce sont les émotions qui parlent et qui sont intellectualisées. Guillaume, depuis l'accident de son ami pratique différemment et moins. S'il a, dans un premier temps, esquivé ses émotions en réalisant un nouveau record, puis en changeant de discipline, ces dernières ont malgré tout créé le trouble et une forme de désordre affectuel (Bessin, 2010) guidé par la peur et le conduisant pas à pas vers un désengagement. Si celui-ci n'est pas encore effectif aujourd'hui, la période passée récente et le futur proche apparaissent finalement comme des périodes de transition au cours desquelles ce pratiquant convertit son engagement corporel vers d'autres contrées susceptibles de lui apporter autant de satisfaction.

La contamination des champs existentiels

Nous voulons ici insister sur le fait que ce type de situation est d'autant plus difficile à surmonter que le pratiquant est engagé dans une pratique professionnalisée à laquelle viennent se greffer des enjeux économiques. En effet, dans ce type de situation, l'accident implique des conséquences dépassant le simple stade des loisirs. Si Guillaume (Apnéiste – 26 ans), par exemple, ne peut prendre la décision de se désengager c'est aussi parce qu'il est aujourd'hui sponsorisé et vit de son activité; se désengager serait alors synonyme d'une potentielle « rupture » de ses contrats ce qui lui ferait perdre une partie de ses revenus. Il en va de même pour nombre de navigateurs, le coût financier de l'engagement, principalement dû à la construction des bateaux, rend une interruption de carrière spontanée difficilement envisageable. La logique économique sous-jacente à la

professionnalisation de certains pratiquants influe donc très directement sur leur capacité de désengagement, la frontière entre activité sportive, passion et activité professionnelle n'existant plus.

Sans être professionnel dans son activité, Hervé (BASE-jumper – 42 ans) a vécu cette situation après son accident :

Deux ans et demi de galère. Premièrement, professionnellement ça fait qu'il n'y a plus d'oseille qui rentre. Deuxièmement, physiquement parce que je suis toujours bancale, il me manque un peu de centimètres et puis tout ce que ça comporte. . . J'étais à Paris, je suis revenu dans la semaine à Marseille. . . J'ai été obligé d'aller revivre chez mes parents le temps de ma convalescence. Il y a un tas de choses qui changent quoi. La gonzesse avec qui j'étais, elle s'est cassée. . . bref, un tas de galères qui me sont tombées dessus.

Si cette propagation de l'événement en dehors de la sphère des loisirs ou de la pratique est rendue possible chez un pratiquant amateur, elle est potentiellement d'autant plus présente chez l'élite sportive dont la passion devient, parfois, le métier. Dès lors, les champs existentiels se mélangent et deviennent perméables les uns aux autres rendant de la sorte plus difficile toute tentative de limiter les effets de l'accident dans un domaine d'existence spécifique. Dans ces cas de figure, si se maintenir peut demander du temps et des ressources, pour se désengager il en va de même car des conséquences extra sportives sont à même d'émerger avec force; les efforts consentis, les contraintes acceptées, synonymes de l'investissement dans la pratique, deviennent aussi synonymes de difficultés contaminants de nombreux champs existentiels durant la phase de désengagement.

L'autre comme support de désengagement

Si le désengagement peut prendre différentes formes, notamment temporelle, touchant diversement les champs existentiels du pratiquant à partir d'un accident vécu comme *hapax*, d'autres facteurs sont susceptibles de venir perturber des années d'engagement et faire émerger l'envie de stopper. Parmi ces facteurs évoquons cette « force extérieure » inhérente à certaines relations sociales. L'autre, notamment familial ou familiale, en tant que configuration relationnelle ancienne peut en effet jouer un rôle important dans le changement de trajectoire. Si comme l'évoque Fuchs Ebaugh (1998) la décision de changer de vie a besoin de l'adhésion des proches pour être menée à terme, ces derniers peuvent également en être le moteur, les instigateurs. Pour autant, il est important de noter que rares sont les sportifs rencontrés se laissant imposer un tel choix; la place de l'autre dans la prise d'une telle décision étant quasi systématiquement reléguée au second plan au profit d'une décision davantage présentée comme autonome.

La rencontre amoureuse

Comme il en a été fait état à de nombreuses reprises, l'engagement corporel est une passion exclusive dont la pratique apparaît parfois comme étant sans concession. Ainsi, seul un interviewé semble avoir fait le choix de stopper son engagement pour une femme. De plus, si pour certains pratiquants encore engagés, cette option est envisageable, pour beaucoup d'autres cette idée est tout simplement impensable.

Ainsi, seul Michaël (Alpiniste – 32 ans) a fait le choix d'abandonner sa pratique de la haute montagne, « sans beaucoup y réfléchir », afin de suivre en Normandie celle qui, aujourd'hui encore, est sa compagne. Pendant des années ce dernier a vécu en faisant les

saisons grâce à un Brevet d'État (BEES) obtenu plus jeune. Sa vie tourne alors, à cette époque, autour de sa passion des activités de montagne : l'escalade, l'alpinisme, la cascade de glace et le ski. Il vit dans son camion et navigue de sites en sites au grès de petits boulots de saisonnier et des escapades alpines qui se proposent à lui. Mais lorsqu'il rencontre celle qui sera sa future femme et mère de ses enfants, les perspectives changent :

En gros moi ma vie pendant des années ça a été ça. Alors c'était un mode de vie qui m'allait parfaitement parce que ça m'a permis de voyager pas mal, de profiter de pleins de sites, bref des saisons un peu partout [...] de toute façon j'avais pas forcément envie de me poser jusqu'à ce que je tombe sur une minette où là je me suis dit "ouais !". Coup de foudre quoi ! Et donc je me suis dit "mon p'tit Michaël, tu peux pas laisser passer ça".

Le choix que fait ce pratiquant est dû à la combinaison de plusieurs facteurs car ce n'est finalement pas sa compagne qui le lui demande. En effet, il la rencontre lors d'un stage de descente en canyon qu'il encadre et auquel elle participe. Elle est enseignante dans une région éloignée, et il se trouve alors confronté à un choix cornélien : vivre cette histoire d'amour et s'éloigner de la montagne et qui plus est de son style de vie, ou conserver son style de vie et maintenir son engagement mais ne pas vivre cette histoire. Comme l'évoque l'extrait présenté ci-dessus, le choix s'est présenté à Michaël comme une évidence.

Ajoutons que si cet enquêté accepte de faire ce choix c'est parce qu'il ne lui est pas imposé, ou du moins qu'il ne lui a pas été demandé. Comme il le souligne se désengager devait être un choix personnel :

La question ne s'est finalement jamais posée entre nous de savoir si je devais arrêter pour elle ou pas. C'est un choix que j'ai fait moi. Elle ne me l'a pas demandé. Je peux pas dire comment ça se serait passé, mais je crois en fait que si j'avais voulu continuer et que c'est elle qui m'avait mis la pression, probablement que ça n'aurait pas marché. Il fallait que ce soit ma décision pour que ça marche. Et comme c'est vraiment le cas, ça marche. (Michaël, Alpiniste – 32 ans)

Au même titre qu'ils souhaitent être autonomes dans la gestion de leur sécurité, et donc autonome dans leur engagement, les pratiquants souhaitent conserver cette autonomie décisionnelle dans leur désengagement. C'est d'ailleurs ce que sous-entendent les différents discours recueillis exprimant l'impossibilité du désengagement pour autrui.

Yves (BASE-jumper – 50 ans) n'a ainsi pas réussi à conjuguer vie amoureuse et engagement corporel. Son activité, si elle n'est pas la seule cause de sa séparation d'avec sa compagne, en est pleinement partie prenante :

Je savais que ça jouait sur mon couple mais la seule conclusion que j'en avais c'était que... à l'époque j'avais eu la chance d'avoir une nana comme ça qui l'avait accepté. Donc je me suis jamais dit... enfin si je me suis dit aussi effectivement si on s'engueule c'est aussi à cause de la situation que je lui imposais... mais comme là-dessus y'avait effectivement la passion mais y'avait aussi le fait que j'étais déjà divorcé, j'avais déjà un gamin... je lui demandais peut-être de jouer un rôle qu'elle avait pas envie de jouer [...] Ça en faisait partie mais... je dis pas que ça a été le déclencheur ou la raison majeure mais c'était là. Peut-être que tout seul ça n'aurait pas suffi... mais en tout cas j'étais pas prêt à arrêter pour elle.

Car dans leur imaginaire, se désengager pour une femme est pensé comme une imposition à laquelle ils doivent se soumettre et donc, par extension, à une perte de leur autonomie décisionnelle, bien que dans le cas ici rapporté le pratiquant impose à sa compagne ses choix. En d'autres termes, pour ces pratiquants, ne pas choisir signifie qu'ils sont sous la

dépendance des autres; ceci étant jugé impensable pour des individus habitués à prendre des décisions potentiellement risquées, bref à assurer et assumer une certaine autonomie décisionnelle.

À l'inverse, chez les pratiquants acceptant l'idée de se désengager ou de réduire leur engagement pour quelqu'une, nous notons que la situation n'est pas envisagée comme un choix imposé, c'est-à-dire comme un non choix du type « c'est elle [sous-entendue l'activité] ou moi ». Bien au contraire, dans ces cas de figure, cette éventualité est pensée comme un choix intimement personnel. Qui plus est, nous observons, lorsqu'il est accepté, qu'il s'agit d'un choix d'ouverture dans de nouveaux projets (ici de vie famille), la rencontre amoureuse ouvrant vers un avenir autre est finalement souhaité par les enquêtés. En effet, tous les pratiquants acceptant l'idée de ne plus pratiquer (ou moins intensément) pour quelqu'une, ont ce projet de construire, à plus ou moins long terme, une vie famille, tandis que ceux refusant d'emblée ce type de compromis ne l'envisagent pas (ou pas encore).

S'il nous faut ici éviter d'opposer de manière systématique vie de famille et engagement corporel,⁵ une distinction peut être établie entre d'un côté un autrui envisagé comme contrainte et de l'autre envisagé comme opportunité ou ressource. Quoi qu'il arrive, ce qui semble rester comme central dans ce type de choix est la question de l'autonomie.

La place des enfants

Pour les pratiquants étant déjà mariés (ou vivant en couple) et dont la compagne accepte totalement l'engagement, la naissance d'un enfant peut être une donnée importante dans le choix de se désengager.

Jean (Navigateur – 48 ans), dans une interview donnée à la presse écrite, évoque ce « poids » que représente un enfant dans la pratique intensive d'une activité corporellement engagée : « je ne voulais pas que mon gosse soit orphelin ». Dominique Neuenschwander (skieur « extrême ») mentionne également cela dans un entretien réalisé avec le journaliste Olivier Moret pour *Montagne Magazine* en 2005, après qu'il ait pris en charge son neveu dont les parents venaient de disparaître : « des angoisses nouvelles liées à mes responsabilités ont surgi dans les pentes ». La responsabilité d'élever un enfant et d'être présent pour ce dernier est donc bien un facteur conditionnant, en partie, la décision de se désengager.

Michaël (Alpiniste – 32 ans) évoque lui aussi la place qu'occupent ses enfants dans son désengagement. S'il s'est désengagé pour suivre sa compagne, ce dernier a continué à pratiquer « un peu, en dilettante... » pendant quelques années. Mais lorsqu'il est devenu père pour la première fois, il décide de tout arrêter définitivement :

J'ai arrêté pour suivre ma gonzesse. En fait ça c'est passé en deux temps. D'abord pour elle et ensuite quand je suis devenu papa pour la première fois. Si tu veux quand je suis venu en Normandie ça a mis un premier coup d'arrêt... je te fais pas de dessin, les montagnes en Normandie c'est pas vraiment ça ! mais à l'occasion, j'ai continué un peu... et quand je suis devenu papa, là j'ai dit stop à tout. Parce qu'en fait je me suis dit que je pouvais pas pratiquer comme ça en dilettante, tu peux pas, il faut être affûté, faut être prêt... du coup je me suis dit que même si je le faisais vachement moins qu'avant ça restait quelque part autant risqué. Et j'ai pas envie d'imposer ça à mon gosse [...] Elle, elle m'a connu comme ça. Elle peut l'accepter. Elle m'a choisi comme ça. Donc je lui impose rien en continuant. Par contre le pauvre gosse, il a rien demandé, il maîtrise rien dans l'histoire. Donc ce choix je l'ai fait pour lui.

Pour sa part, Umberto (Apnéiste – 43 ans), s'il ne s'est pas désengagé à la demande de sa femme ni pour ses enfants, reconnaît aujourd'hui faire de nombreux efforts afin d'être davantage présent auprès d'eux, ce qui a des conséquences sur sa pratique actuelle de l'apnée. Ce pratiquant a en effet fait le choix de mettre un terme à sa carrière d'apnéiste pour s'engager dans de nouveaux projets (nous y reviendrons), mais continue malgré tout à plonger et à s'entraîner : « aujourd'hui je cherche plus les records. Je reste performant, je m'entraîne, mais je ne cours plus ! ». S'il continue de travailler dans le monde de l'apnée et considère cette activité comme étant toujours sa passion première, il cherche aujourd'hui à passer un maximum de temps avec sa famille :

J'essaie de... surtout l'hiver, je réduis au minimum mes voyages parce que j'ai une famille et que j'adore passer du temps avec mes enfants. Mais c'est clair que l'été j'ai mes stages, j'ai des reportages, des documentaires. C'est mon boulot. Mais quand j'ai des stages à Charm-el-Cheikh, c'est 3h30 d'avion, ils me suivent en avion et ils passent 2 semaines et demi en Égypte avec moi et avec leur mère. Maintenant y'a des exigences différentes mais l'apnée continue à être ma passion principale.

D'autre part, comme nous le soulignons *supra*, Yves (BASE-jumper – 50 ans) est un pratiquant « sans concession » qui refuse tout compromis qui s'impose à lui. Pour autant, si jusqu'à présent il a refusé de s'arrêter pour quiconque, il a fait, à contrecœur, une promesse à sa fille :

- Yves : C'est ma fille qui me tanne, qui m'emmerde. Elle veut que j'arrête mais bon...
- Enquêteur : Parce que ça lui fait peur ou...
- Yves : Oui. Oui elle... ça lui fait peur donc euh... j'ai promis qu'à la prochaine fracture j'arrêterai.
- Enquêteur : D'accord...
- Yves : Alors j'vais essayer de ne pas me faire mal!

Chez Luc (Deltaplaniste – 60 ans) ces éléments apparaissent aussi en toile de fond de son désengagement. Si sa prise de distance avec le deltaplane est davantage liée à des conditions géographiques, cet ex-pratiquant évoque aussi les contraintes d'éloignement liées au vol en deltaplane :

Sur Paris y'a moyen de voler un peu quand même avec... mais c'est pas non plus super intéressant. Ça n'a rien à voir avec un vol en montagne par exemple. Mais du coup qui dit partir voler avec des potes en montagne ça veut dire partir plusieurs jours et quand t'es passionné c'est régulier. Du coup côté famille c'est pas toujours facile à gérer [...] j'ai pensé que c'est inconscient en fait comme truc, c'est pas comme si tu te posais un jour, que tu mettais tout sur la table et que tu comptes les pour et les contre... c'est plus inconscient... et donc tu te dis qu'il faut aussi à un moment donné que t'assumes ta place dans ton couple.

Au final, la place occupée par les enfants dans le désengagement peut être envisagée à deux niveaux, selon l'âge de ces derniers : soit le choix vient d'une demande que ces derniers formulent auprès de leur père lorsqu'ils sont suffisamment âgés pour le faire, soit le père prend cette décision lui-même dès la naissance ou dans la petite enfance de son enfant. Quoiqu'il en soit, que la décision soit amorcée par une demande extérieure ou qu'elle vienne d'un choix plus personnel, ce qui reste central est la place qu'y occupe la responsabilité. En effet, dans ces deux cas de figure, le pratiquant est placé devant sa propre responsabilité de père vis-à-vis de son (ses) enfant(s) : il leur doit d'être non

seulement présent mais de rester vivant. Cette responsabilité, revendiquée par les interviewés dans le cadre de leur pratique engagée, semble ainsi se pérenniser dans leur désengagement sous une forme nouvelle : elle passe d'une gestion sécuritaire drastique vis-à-vis de soi à une responsabilisation vis-à-vis de l'autre. En ce sens, le désengagement corporel peut être, aussi, analysé en tant que processus d'ouverture à l'autre.

S'ouvrir aux autres

Ainsi, parmi les raisons poussant à rompre avec un engagement corporel intensif, et toujours selon une logique interactionnelle, nous observons régulièrement une certaine volonté de « simplement » s'ouvrir aux autres, au monde qui nous entoure, et plus seulement sur cet environnement naturel qui nous a séduits pendant des années. Ne plus avoir les yeux rivés sur le large ou les itinéraires de montagnes devient alors un nouveau besoin, une nouvelle envie pour prendre du plaisir « autrement que dans l'affrontement » (Marc, Alpiniste – 57 ans).

Cette logique d'ouverture s'insère alors dans un processus visant, malgré le changement, le maintien ou la reconstruction de l'estime de soi. En effet, durant des années de pratique sportive engagée, les interviewés ont construit cette estime dans un rapport intime à l'affrontement des limites, notamment celles de leur propre corps; l'estime de soi est alors, en quelque sorte, hyper individualisée dans son mode de construction. En se désengageant, celle-ci devient plus interactionnelle.

Pendant longtemps j'ai quand même un peu eu l'impression d'être finalement un peu égoïste. Carrément même ! [...] En tout cas j'avais l'impression d'être heureux comme ça. Je dis que j'avais l'impression parce qu'aujourd'hui, avec du recul, je me demande si c'était vraiment le cas. J'ai l'impression d'être plus heureux maintenant. J'ai l'impression de m'être ouvert à un monde que je ne regardais pas avant. . . c'est à dire qu'avant j'avais un peu la tête dans mon truc et je regardais pas tellement autour finalement. (Michel, 48, Navigateur)

Non pas que ce pratiquant n'était pas heureux lorsqu'il pratiquait, mais il se sent finalement au moins autant satisfait de ne plus pratiquer aujourd'hui qu'il ne l'était auparavant. Cette logique de mise à distance d'un passé considéré comme moins bon au moment présent n'est somme toute pas surprenante. En effet, les aspirations de ce pratiquant ayant évoluées, ses propres attentes passées lui semblent avoir moins de saveur aujourd'hui.

Cette logique d'ouverture vise ainsi essentiellement à faire sortir, dans certaines mesures, le pratiquant de son monde, de *l'ingroup*, pour lui permettre de redécouvrir *l'outgroup* et ce qu'il pourrait avoir à lui offrir :

J'ai pas de regrets. . . au contraire, je suis vraiment heureux d'avoir pu vivre tout ça parce que finalement y'a pas tant de gens que ça qui ont fait ce que j'ai fait, et c'est une chance. . . mais à côté de ça pour pouvoir vivre ma passion [...] je suis forcément passé à côté de plein de choses [...] même avec des amis, avec tous ceux dont je croyais être proche et qui ne faisaient pas partie du milieu. Aujourd'hui, je me rends compte que je les connaissais pas si bien que ça. En tout cas je les connais beaucoup mieux aujourd'hui et j'en suis heureux. . . (Michaël, Alpiniste – 32 ans)

Se désengager est donc, parfois, une façon, pour celui qui pratique intensément et pendant de nombreuses années, non pas de trouver une vie en dehors de son activité, mais de la retrouver; il s'agit de retrouver les gens qui l'entourent, de vivre avec eux et non plus auprès d'eux.

Passer à autre chose

Si des événements brutaux, à l'image de l'accident, peuvent mettre fin à l'engagement corporel, d'autres facteurs, parfois plus latents (comme la peur décrite plus haut) sont à même d'impulser l'envie de passer à autre chose.

Ainsi, l'envie de s'engager est susceptible de simplement s'essouffler. Quand il devient de plus en plus difficile de se motiver à sortir le matériel, le préparer, partir en montagne ou en mer, lorsque l'on trouve de moins en moins d'intérêt à s'engager aussi intensément qu'auparavant, la décision de stopper, ou de réduire fortement sa pratique se prépare.

Christian et Jacques (Spéléologues), les aînés de notre enquête, évoquent l'âge avançant pour justifier de cette perte de motivation :

Non, disons qu'en vieillissant vous passez peut-être naturellement à autre chose... et puis... bon vous devenez peut-être aussi un peu plus feignant pour certaines choses et c'est vrai que l'humidité, l'obscurité... ça fait de moins en moins envie. Et puis y'a aussi le fait qu'en vieillissant on ne fait plus exactement la même chose. Y'a quelques raideurs déjà! Non et puis on fait plus gaffe, donc progressivement vous vous rendez compte que l'envie s'amenuise, sans vraiment savoir pourquoi d'ailleurs! (Christian, Spéléologue – 69 ans)

Les deltaplanistes interrogés se trouvent être dans des situations similaires. Luc (60 ans) souhaitait profiter d'un retour partiel dans les Alpes pour pratiquer de nouveau. Comme nous le soulignons plus tôt à travers les mots de sa femme, les envies sont restées au stade d'envies. Pris dans la rénovation de sa maison, il n'a pas trouvé le temps, ni la force de retourner voler.

Si le fait d'être à Paris n'a pas aidé pour voler et prendre du plaisir à voler, la vie fait qu'on a des projets qui sont parfois incompatibles avec d'autres envies. Là, maintenant que je pourrais parce je suis sur place souvent, je retape une baraque. Ça demande beaucoup de boulot, du coup j'ai un peu autre chose à foutre que d'aller voler!

Mais au-delà des situations de vie, des aléas qui insèrent l'individu dans une forme de routine, cette envie qui se tarit vient aussi du fait que, parfois, ces individus ont le sentiment d'avoir fait le tour de leur activité; il devient dès lors difficile d'aller plus loin dans leur engagement, de trouver de nouveau challenge à leur goût.

Enquêteur : C'est l'accident qui fait prendre conscience des limites?
 Jean (Navigateur – 48 ans) : Ouais, un peu le sentiment d'avoir tiré un peu sur l'élastique, de se dire... et puis, un peu de lassitude aussi, parce que les courses, c'est très répétitif, quand on a fait 3, 4 fois les circuits, route du Rhum, Transat Jacques Vabre, course de l'Europe et tout, ça...
 Enquêteur : ça revient toujours un peu pareil
 Jean : ça revient toujours un peu pareil, mais j'avais probablement aussi envie de faire autre chose quand même.

Comme une impression de déjà vu, ce sentiment de redite est un signal fort pour ceux qui souhaitent, coûte que coûte continuer à aller de l'avant. Dès lors, plutôt que de se répéter, sans nécessairement continuer à progresser, certains pratiquants s'intéressent à autre chose, se lancent de nouveaux défis, en dehors même de leur pratique, afin de ne pas stagner.

Avec le temps, les bénéfices escomptés par le biais de la pratique engagée semblent parfois s'estomper. Dès lors, la motivation s'essouffant, l'idée d'abandonner se fait plus pressante. Il est alors temps de se désengager. Passer à autre chose ne se prépare donc pas

nécessairement longtemps à l'avance. En effet, peu d'enquêtés ont réellement et consciemment préparé leur « retraite ». Les possibilités de reconversion sont ainsi souvent des opportunités qui se présentent et que les enquêtés saisissent (lorsque ceux-ci ont fait de leur engagement leur métier).

Jean (Navigateur – 48 ans) est l'enquêté qui a le plus « usé » de ce procédé dans sa carrière et son après carrière sportive. De la même manière qu'il est arrivé, selon ses propres mots, « naturellement » à la course hauturière, il s'est « naturellement » reconverti, en fonction de ses compétences dans de nouvelles activités périphériques à la pratique de la voile :

- Jean : En fait, naturellement j'ai supervisé la construction de bateaux, parce que ça m'est arrivé comme ça, on m'a demandé de le faire... alors je l'ai fait et puis après, j'ai dirigé un team qui s'appelait "X" qu'était là, et puis après on m'a demandé d'être directeur de courses, voilà. Donc, ça s'est là aussi, enchaîné... ?
- Enquêteur : C'est des choses auxquelles vous aviez pensé ou... ?
- Jean : Alors pas du tout! c'est pas... j'y avais pas du tout pensé avant que ça se présente...
- Enquêteur : Ça s'est juste présenté!
- Jean : Ouais, et puis c'était des nouveaux métiers, ça n'existait pas dans la voile avant, donc à chaque fois, maître d'œuvre de bateaux, ça n'existait pas donc c'est arrivé, je ne dis pas que j'étais le premier mais un des premiers, heu! Team manager, pareil, un des premiers, maintenant il y en a partout, et directeur de courses, c'est très récent, ça a quelques années, ça 3, 4 ans, donc, à chaque fois, en fait...
- Enquêteur : Vous tombez dans les années de...
- Jean : Dans les bonnes années de transitions où il y avait besoin. Moi, j'étais là au bon moment avec une expérience. En fait, si je fais ça, c'est surtout parce que j'ai une expérience complète, c'est... pour faire ce que je fais, directeur de courses, c'est très important d'avoir été marin, c'est comme ça que je peux traduire, moi, ressentir la même chose que les gars qui sont en mer, savoir de quoi on parle. J'ai toujours eu un rôle de traducteur, superviser un chantier, c'est pareil.

La reconversion des professionnels interviewés se fait ainsi souvent dans un domaine proche de celui de l'engagement : Jean (Navigateur – 48 ans) est aujourd'hui directeur de course, Umberto (Apnéiste – 43 ans) est moniteur international de plongée, et Yves (Navigateur – 48 ans) s'est lancé dans le développement de prototypes de bateaux innovant dans le secteur de l'écologie. Chez Yves cette orientation s'est elle aussi faite « le plus naturellement du monde ». Ayant toujours cherché à optimiser son bateau avec des innovations, parfois éco-énergétiques, le travail et les projets qu'il mène aujourd'hui dans le secteur du développement durable sont pour lui une évidence et un souhait profond, même s'il admet que naviguer de nouveau en compétition, se réengager, est toujours envisageable :

- Enquêteur : Vous me disiez tout à l'heure que vous comptiez quand même repartir naviguer. Vous comptez refaire des compétitions ou ça va être juste de la navigation pour mettre à l'épreuve justement les projets sur lesquels vous travaillez?
- Yves : À priori, de la navigation pour mettre à l'épreuve les projets, les innovations que j'essaie de mettre en place. Après, la compétition, peut être qu'il y en aura à l'avenir, j'espère des compétitions avec des bateaux tractés par des cerfs-volants, par exemple, ça me paraît être très intéressant. Sinon, pas de compétitions... à moins que j'aie des opportunités d'embarquement sur des supers bateaux hyper-performants, ça c'est quand même le top et ça serait difficile de refuser!

Conclusion

A priori délaissée par le champ sociologique de l'engagement corporel, la question du désengagement mérite donc qu'on s'y intéresse dans la mesure où elle permet, au-delà de son intérêt propre, de mieux saisir ce qui construit l'engagement lui-même. En effet, en mettant à jour les infléchissements biographiques susceptibles d'y conduire, notamment à travers des relations de disjonction (Barthes, 1966) entre un « avant » et un « après », le questionnement autour du processus de désengagement met en lumière les éléments fondamentaux et centraux du processus antérieur d'engagement, renforçant de la sorte son analyse.

Une des motivations qu'invoquent les pratiquants pour maintenir leur engagement est la poursuite d'une forme de connaissance de soi (Routier, 2011). En ce sens il s'avère que l'engagement corporel, par la présence de dangers et la mise en jeu répétée de l'intégrité physique, permet de vivre des expériences fortes susceptibles de contribuer à cette connaissance. Qui plus est, parmi les pratiquants interrogés ayant mis un terme à des années d'engagement intense, il est intéressant de constater que cette connaissance de soi puisse être un point de départ au changement et à la bifurcation. Ainsi, si cette recherche de soi peut, par endroit, être identifiée comme fin en soi et justification du maintien dans l'activité, elle l'est également dans le désengagement. Pour autant se désengager n'est chose aisée : si l'engagement est un lieu de questionnement, il est également un lieu de socialisation, construisant de ce fait tout un ensemble de répertoires dont il lui est parfois difficile de se départir (Routier, 2011). Nombre de ceux qui ont « rattaché » évoquent ainsi la nostalgie à laquelle ils sont parfois sujets, sous forme de regrets relatifs à leur engagement passé. A titre d'ultime illustration, Umberto (Apnéiste – 43 ans) a stoppé sa vie de sportif engagé sur un record qu'il décrit comme « une ligne, une frontière entre deux vie. Une vie qui est un peu plus dans le rêve, notamment le rêve de tout le monde, et une vie avec un peu plus les pieds sur terre. » Se désengager nécessite donc d'être capable de changer de vie, de passer à autre chose. En soi, cette nostalgie est peu surprenante si l'on prend en considération l'intensité des expériences préalablement vécues. Investir un projet alternatif favorise alors le désengagement, assimilable de ce point de vue à une rupture biographique de type professionnel, tant les activités sportives pratiquées occupent une place importante dans la vie de ceux qui s'y adonnent (c'est d'autant plus vrai, évidemment, lorsque l'activité en question est progressivement devenue, avec le temps, un support professionnel). Certains interviewés le formulent sans détour : « se désengager oui, mais pour faire quoi? ». Sans projet ou activité de remplacement, et lorsqu'ils n'ont néanmoins pas d'autres choix, des engagés optent pour un simple « ralentissement » afin de « garder un pied dedans malgré tout ». En ce qui concerne le désengagement à proprement parler, différents catalyseurs sont alors susceptibles de se combiner. Certains, qualifiés de structurels, sont extérieurs à l'individu, tandis que d'autres à dominante actancielle, sont propres à l'individu. Parmi les premiers, l'accident est sans nul doute le plus prégnant, qu'il impose directement ou non le renoncement à l'activité. À ce type d'événement non souhaité, nous pouvons ajouter l'influence d'autrui. En effet, certaines personnes (notamment les compagnes et les enfants) sont à même de peser sur le choix de se désengager. Parmi les motifs d'ordre actanciel, la volonté de certains pratiquants de s'ouvrir aux autres, et plus largement au monde qui les entoure, peut être évoquée. En effet, un engagement corporel intense et prolongé tend parfois à isoler. Aussi, s'ouvrir signifie plus simplement passer à autre chose, mettre en place de nouveaux projets, « avancer » et « s'adapter ».

Notes

1. Rappelons ici rapidement la nôtre : « Pouvez-vous me raconter comment vous êtes devenu apnéiste (ou marin, BASE-jumper, etc.)? ».

2. Notons à cet égard que nous estimons que ce point de saturation n'a pas été obtenu du fait des difficultés à entrer en contact avec d'anciens pratiquants.
3. Le premier entretien prévu avec Hervé devait avoir lieu alors que ce dernier était à l'hôpital.
4. Voir Montaigne, M. (de) (1595). *Essais*, Livre II, chapitre 6. Disponible sur Wikisource à l'adresse suivante : http://fr.wikisource.org/wiki/Essais_-_Livre_II_-_Chapitre_6.
5. Bien qu'il puisse être compris ainsi, notre propos n'est pas de dire que l'engagement corporel est incompatible avec une vie de famille épanouie. En effet, certains pratiquants interrogés, à l'image de Christian et Jacques (Spéléologues – 69 ans pour le premier) ont su accorder ces divers mondes sociaux sans difficulté majeure.

Bibliographie

- Barthes, R. (1966). Introduction à l'analyse structurale des récits. *Communications*, 8, 1–27.
- Bertaux, D. (2005). *Le récit de vie*. Paris : Armand Colin.
- Bessin, M. (2010). Le trouble de l'événement : la place des émotions dans les bifurcations. Dans M. Bessin, C. Bidart, et M. Grossetti (dir.), *Bifurcations. Les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement*. (pp. 306–328) Paris : La Découverte.
- Bidart, C., et Lavenu, D. (1999). *Enchaînements de décisions individuelles, bifurcations de trajectoires sociales*. VIes Journées d'études sur l'analyse longitudinale du marché du travail, Insertion, transition professionnelle et identification de processus, Clermont-Ferrand.
- Blanchet, A., et Gotman, A. (2005). *L'enquête et ses méthodes : l'entretien*. Paris : Armand Colin.
- Crozier, M., et Friedberg, E. (1977). *L'acteur et le système. Les contraintes de l'action collective*. Paris : Le Seuil.
- Ewald, F., et Kessler, D. (2000). Les noces du risque et de la 66 politique. *Le Débat*, 109, 55–72.
- Fuch Ebaugh, H. R. (1998). *Becoming an ex*. Chicago, IL : University of Chicago Press.
- Glaser, B. G., et Strauss, A. L. (1967). *The discovery of grounded theory : Strategies of qualitative research*. Chicago, IL : Aldine.
- Hughes, E. C. (1996). Carrières, cycles et tournants de l'existence. Dans E. C. Hughes, *Le regard sociologique*, Textes rassemblés, cycles et présentés par Jean-Michel Chapoulie (pp. 165–173). Paris : Éditions de l'EHESS.
- Jankélévitch, V. (1963). *L'aventure, l'ennui et le sérieux*. Paris : Aubier-Montaigne.
- Lefèvre, B., et Thiéry, P. (2010). *Les premiers résultats de l'enquête 2010 sur les pratiques physiques et sportives en France*. Paris : INSEP-MJS.
- Negrone, C. (2005). La reconversion professionnelle volontaire : d'une bifurcation professionnelle à une bifurcation biographique. *Cahiers Internationaux de Sociologie*, 119, 311–331.
- Routier, G. (2011). *De l'engagement au désengagement corporel. Une approche sociologique plurielle des dynamiques, ruptures et permanences identitaires face à l'acceptation du danger dans les sports de nature* (Thèse de doctorat non publiée). Université Européenne de Bretagne – Rennes 2.
- Routier, G., et Soulé, B. (2010). « Jouer avec la gravité ». Approche sociologique de l'engagement dans des sports dangereux. *SociologieS* [en ligne], Théories et recherches, disponible sur <http://sociologies.revues.org/3121>
- Routier, G., et Soulé, B. (2012). L'engagement corporel. Une alternative au concept polythétique de « sports à risque » en sciences sociales. *Movement and Sport Sciences – Science et Motricité*, 5 (31), 1–11.
- Savoie-Zajc, L. (2004). La recherche qualitative/interprétative en éducation. Dans T. Karsenti et L. Savoie-Zajc (dir.), *La recherche en éducation : étapes et approches* (pp. 123–150). Sherbrooke: Éditions du CRP.
- Simmel, G. (1912). *Mélanges de philosophie relativiste*. Paris : Alcan.
- Soulé, B., et Corneloup, J. (2007). *Sociologie de l'engagement corporel. Risque sportif et pratiques extrêmes dans la société contemporaine*. Paris : Armand Colin.
- Soulé, B., et Walk, S. (2007). Comment rester « alternatif » ? Sociologie des pratiquants en quête d'authenticité subculturelle. *Corps*, 1(2), 67–72.
- Stebbins, R. A. (1992). *Amateurs, professionals and serious leisure*. Montreal : McGill-Queen's University Press.
- Weber, M. (1995). *Économie et société*. Paris : Pocket.